

Les femmes du chef passaient près de lui, encapuchonnées dans leur blanc haïck, et ces grands yeux noirs qui le troublaient jusqu'au fond de l'âme s'abaissaient, escarboucles mystérieuses, sur le pauvre prisonnier.

Cependant les jours s'écoulaient, et le messager épêché auprès du Mauro Ali-Baboum ne revenait pas.

Un soir, c'était le neuvième depuis le départ de cet homme qui, vraisemblablement, devait rapporter la grâce de Nicolas, un soir, disons-nous, quand le camp fut rentré dans le silence, le chef dit au prisonnier :

— Dans quelques heures, ton sort sera fixé. Si le messager n'est pas revenu, je serai dégagé de ma parole vis-à-vis d'Aïchia, et tu mourras.

Nicolas s'inclina en homme à qui la mort est indifférente.

Le chef s'en alla coucher et il ordonna auparavant que le prisonnier fût solidement garrotté.

Cette dernière précaution était d'un mauvais augure ; mais le chef ne s'en tint pas là. Il appela deux Arabes et leur ordonna de veiller pendant la nuit, tant il avait peur que sa proie ne lui échappât.

Nicolas accueillit tous ces sinistres préparatifs avec le plus grand calme. Depuis dix jours qu'il vivait continuellement au milieu des Hadjoutes, il avait fini par comprendre quelques mots d'arabe.

Les deux Hadjoutes chargés de le veiller pendant le sommeil du chef se mirent à causer entre eux.

Nicolas feignit de dormir, mais il écouta.

L'un des Hadjoutes disait :

— Le messager ne reviendra pas.

— Pourquoi ?

— Tu ne sais donc pas quel est l'homme que le chef a envoyé ?

— Non.

— C'est Ali.

— Eh bien ? dit l'autre.

— Ali est un voleur de chevaux. Il se soucie peu de la vie du *roumi* et moins encore de la maigre récompense qui lui reviendra pour s'être acquitté de son message. Au lieu de rejoindre la tribu où est le vieux Maure, sais-tu où il est allé ?

— Non.

— Il est allé rôder aux environs du camp français.

— Tu crois donc, reprit l'autre, qu'il osera désobéir au chef ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— Comment ?

— Il m'en a fait la confidence en partant.

Nicolas gardait une immobilité parfaite, mais il ne perdait pas un mot de la conversation des deux Arabes.

L'un d'eux reprit :

— Ali est le plus habile voleur de chevaux de toute la tribu. C'est lui qui a volé les deux chevaux du chef français, en les faisant descendre dans le torrent.

— Comment s'y prend-il ?

— Il se glisse en rampant jusqu'aux premières palissades du camp. Si le camp est dans un pays couvert d'herbes et de broussailles, il se couvre d'un buisson et avance peu à peu. Si le sol est nu et sablonneux, il se dépouille de ses vêtements et rampe dans le sable. Avancant lentement, il s'arrête au moindre bruit, l'œil toujours fixé sur les sentinelles. Quand il est parvenu dans l'enceinte où les chevaux sont entravés, il fait son choix, car il y voit aussi bien la nuit que le jour. Alors avec son yatagan, il

coupa les entraves d'un ou de plusieurs chevaux et se retira comme il est venu. Puis il rejoignit sa jument qu'il a attachés dans un bouquet d'arbres à un quart de lieue du camp, sauta dessus et passa au galop tout près du camp. Les sentinelles crient aux armes ; mais les chevaux libres ont déjà franchi les palissades et courent après la jument qui s'enfonce dans le désert.

— Ah ! pensait Nicolas en écoutant ce récit, si je ne suis pas mort demain et si je revois jamais le camp français, je me souviendrai d'Ali, le voleur de chevaux.

Les Jeux Arabes causèrent encore un moment, puis ils allumèrent leur longues pipes et se mirent à fumer silencieusement.

Nicolas ouvrit un œil. Il vit ses deux gardiens qui le contemplaient au milieu d'un nuage de fumée.

Nicolas était fumeur, l'odeur du tabac lui était familière ; cependant il lui sembla qu'il s'élevait de la pipe des deux Arabes une fumée chargée d'émanations qui avaient un tout autre parfum.

Les Arabes fumaient fort tranquillement de l'opium, obéissant à la passion dominante des Orientaux. Bientôt, enveloppés dans un nuage, ils furent dans cette situation bizarre qu'on nomme l'estase.

Pourtant le chef avait ordonné de veiller sur le prisonnier.

Mais le prisonnier dormait, et puis il était si bien attaché.

De temps à autre Nicolas ouvrait les yeux, et s'apercevait que ses gardiens tombaient peu à peu dans l'abrutissement.

Alors Nicolas songeait à se délivrer. Mais il était si solidement garrotté qu'il lui était impossible de remuer.

Enfin l'un des Arabes laissa tomber sa pipe et s'endormit. L'autre l'imita quelques instants après.

Nicolas pensait :

— Si je pouvais seulement me délier les mains, je serais bientôt libre...

Les armes du chef étaient rangées sous la tente. Le prisonnier cherchait à dégager ses mains des nœuds qui les bouclaient l'une sur l'autre. Son plan était fait. S'il parvenait à se délier, il se saisissait d'un fusil et d'un yatagan et cherchait à prendre la fuite, décidé à se faire tuer et même à se donner la mort, plutôt que de se laisser, le lendemain, dévorer par les chiens.

Comme il faisait de vains efforts et se meurtrissait inutilement les poignets il se fit un bruit léger auprès de lui. On eût dit d'un reptile glissant sur le sable.

Il était couché sur le côté et ne pouvait se retourner.

Le bruit approcha, puis deux petites mains le touchèrent.

Le prisonnier tressaillit.

Le brasier s'éteignait peu à peu, mais il jetait encore autour de lui une faible clarté.

Les mains qui touchaient les mains de Nicolas, les délièrent avec une prestesse merveilleuse.

En même temps une voix harmonieuse et douce lui dit à l'oreille : Silence !

Quant il eut les mains déliées. Nicolas put se retourner. Il vit alors son libérateur ou plutôt sa libératrice, car c'était une femme. Et cette femme, on le devine, c'était celle du chef, la fille du Maure Ali-Baboum, celle qui avait demandé avec tant d'instances la vie du prisonnier.

— Je viens te délivrer, lui dit elle.

Alors Nicolas fut pris d'un sentiment de terreur, non pour lui, mais pour elle... Si le chef qui dormait à deux pas, étendu sur les peaux de bêtes, venait à s'éveiller, n'était-ce pas la mort pour elle ?